

2. La malédiction des populistes : discours sur la parole populaire au Brésil

Carlos Piovezani

Universidade Federal de São Carlos

Abstract

In contemporary Brazil, there are often deprecations of the ways of speaking of popular leaders, who are called “populists”. Considering this phenomenon, we proceed here to an analysis of the statements of the Brazilian press that depreciate the public speech of Lula. This investigation is based on the postulates and methodological procedures of discourse analysis. Our hypothesis is that the disdain for the language of the ex-president and the stigma of “populist” attributed to Lula in the Brazilian press are fundamental discursive devices to demean democratic proposals and political actions aimed at reducing social inequalities in Brazil¹.

1. Introducción

Les oppositions entre nature / culture, corps / âme et barbarie / civilisation, mais aussi entre voix / parole manifestent une hiérarchie entre les éléments de chaque paire. Elles produisent encore une certaine identité entre les composants euphoriques, à droite, et les composants dysphoriques, à gauche². Dans ce sens, ces oppositions sont employées pour classer les groupes sociaux et les communautés diverses et contribuent

¹ Ce texte présente des résultats de la recherche « La voix du peuple : une analyse de discours sur la parole publique populaire », subventionnée par le Conseil National pour le Développement Scientifique et Technologique (cnpq / 308559/2017-7).

² Les termes « euphorie » et « dysphorie » indiquent respectivement les valeurs positives et les valeurs négatives attribuées aux notions et/ou aux champs sémantiques d'un texte ou d'un ensemble de textes (cf. Greimas ; Courtès 1993 :149 et 192).

Comment citer ce chapitre de livre :

Piovezani, C. 2023. La malédiction des populistes : discours sur la parole populaire au Brésil. In: Roitman, M., Bernal, M., Premat, C. & Sullet-Nylander, F. (eds.) *The New Challenges of Populist Discourses in Romance Speaking Countries*, pp. 39–53. Stockholm: Stockholm University Press. DOI: <https://doi.org/10.16993/bcj.c>. License: CC BY-NC.

à reproduire des rapports de domination. De Certeau (2002 : 211-242) dégage ce mécanisme : les descriptions « bourgeoises » et « civilisées » des performances *orales* « prolétaires » et « barbares » sont fréquemment *écrites* et tendent à réitérer le schéma profondément ancré dans notre vie quotidienne : « métropole » *versus* « colonie ».

Ainsi, les distinctions entre l'oralité et l'écriture ou les oppositions entre la voix animale et le langage humain jouent un rôle très important dans ces partages hiérarchisés. Le fonctionnement de ce schéma traverse encore d'autres partages du pouvoir : les élites et la plèbe, les hommes et les femmes, les adultes et les enfants, les normaux et les fous, etc. Au-delà d'autres apanages, les premiers tendent à bénéficier du privilège de la « raison graphique » et de « l'écriture de l'histoire », à travers lesquelles ils jugent la vie et la voix des seconds.

À l'époque contemporaine, les médias brésiliens emploient toujours ce mécanisme identifié par De Certeau (2002) et ils le poussent encore plus loin lorsqu'il s'agit d'évaluer les performances langagières des sujets des classes populaires. De ce fait, nous pouvons saisir, dans les journaux et magazines brésiliens, des discours qui traitent des divers usages de la langue considérés comme des marqueurs de différents groupes sociaux. Parmi ces discours, figurent, en particulier, les dépréciations des variétés linguistiques et des caractéristiques prosodiques du parler populaire et encore les malédictions de « populiste », attribuées à certains dirigeants et porte-paroles de la plèbe qui s'expriment dans un langage populaire. Ce constat étant posé, nous procédons ici à une analyse des discours des médias à propos de la parole publique de Lula, en tenant compte aussi bien des rapports maintes fois établis entre les emplois de la langue de l'ancien président du Brésil³ et ceux des sujets issus des classes défavorisées, que des stigmates de « populiste » imputés à Lula.

Nous nous proposons de répondre aux questions suivantes : quels discours tiennent les médias brésiliens contemporains à l'égard de la parole publique populaire, en général, et de celle de Lula, en particulier ? La nature progressiste ou conservatrice de ces médias entraîne-t-elle des variations dans le traitement accordé à la parole de Lula ? Comment l'étiquette « populiste » a été utilisée par la presse brésilienne pour le critiquer ? Les réponses directes ou indirectes à ces questions procèdent de l'analyse d'un *corpus* qui se compose de textes des journaux *Folha de São Paulo* (dorénavant *FSP*) et *O Estado de São Paulo*, ainsi que des

³ Lula a été président du Brésil entre 2003 et 2006, dans son premier mandat, et entre 2007 et 2010, dans son deuxième mandat.

revues *Veja*, *Época* et *Carta Capital*, publiés de 1989 jusqu'à l'année de 2012.

À partir de ce vaste *corpus*, dont on a un total de 246 textes, entre articles d'information et d'opinion qui traitent de la parole publique de Lula, nous avons choisi des fragments d'articles ou de chroniques issus de ces revues et journaux de la presse brésilienne en tant qu'échantillon ici soumis à examen. La méthode pour procéder à ce choix des extraits a respecté les critères suivants : nous avons sélectionné les énoncés qui portent plus manifestement sur la parole publique de Lula et qui concentrent plus complètement et explicitement les préjugés à son encontre ; nous n'avons pas considéré les différences entre les textes d'information et d'opinion, bien que cela puisse être fait et puisse aussi donner des résultats importants afin d'indiquer que les discriminations du langage populaire sont également présentes dans ces deux types textuels ; nous avons choisi au moins un énoncé ou un fragment de texte de chacun de ces médias avec lesquels nous avons travaillé.

2. Les mépris et les discriminations de la voix du peuple

L'affirmation ci-après n'est guère étonnante : « La voix du peuple, assignée à sa condition défavorisée, bousculée par des accents provinciaux et des fulminations grossières, est abîmée par le travail, déclassée et signe du danger » (Farge 2009 : 199). Voici aussi bien des changements historiques qu'une continuité tenace des persécutions subies : « Les élites craignent la voix populaire et la lisent à travers son rythme, ses tonalités et ses scansions le journal immédiat des affaires du temps », tandis que « les moins bien intentionnées la fustigent, en la qualifiant d'inepte et d'animale ». Finalement, à partir des Lumières et de la Révolution française, « certains gouvernants pensent qu'il faut la corriger et la policer ». Quoi qu'il en soit, « le langage du peuple semble écorcher durablement les oreilles des lettrés » (Farge 2009 : 199-202).

En France, avant et après le 18^e siècle, mais ailleurs également, les stigmates de la difformité et de la violence ont été attribués, à plusieurs reprises, à la parole du peuple, alors que ceux de la suggestibilité, du simplisme des idées et des sentiments, et de la férocité ont été imputés à l'écoute populaire. La force et la portée de ces attributions sont si grandes qu'elles dépassent les frontières du temps et de l'espace, même si elles subissent, bien évidemment, des modifications importantes

pendant leur long parcours de l'Antiquité à nos jours et d'un continent à l'autre⁴.

Les mépris et les discriminations peuvent même être saisis dans des contextes qui sont souvent conçus comme les plus favorables au dialogue et à la communication raisonnable dans l'espace public : la démocratie en Grèce, la république à Rome, les Lumières en Europe, etc. En d'autres termes, dans les expériences historiques de liberté d'expression, quoique plus ou moins idéalisées, le dédain et les diffamations manifestes à l'encontre de la parole et de l'écoute du peuple représentent la continuité d'une censure par d'autres moyens. Nous avons déjà montré ailleurs que le champ de la rhétorique, souvent qualifié de « républicain par excellence », foisonne en condamnations de la voix et de l'écoute du peuple (Piovezani 2020). Le Brésil, au cours des chapitres récents de son histoire, n'a pas échappé à ce constat, notamment au lendemain de la dictature militaire, qui a sévi de 1964 à 1985. Après cinq ans de gouvernement civil, avec un président de la République élu par le congrès national, en 1989, ont eu lieu les premières élections présidentielles au suffrage direct et universel.

À cette occasion, Luiz Inácio Lula da Silva, qui avait été ouvrier, leader syndicaliste et député à l'Assemblée nationale, s'est présenté comme candidat ; il s'est présenté de nouveau en 1994 et en 1998, et a connu la défaite, comme en 1989 ; puis, il s'est encore une fois déclaré candidat aux élections présidentielles de 2002 et de 2006, cette fois avec succès. Cette période qui débute en 1985 est souvent appelée « ouverture démocratique » ; il n'existait aucune limite explicite à l'exercice de la liberté d'expression. Cela ne signifiait pas, pour autant, que la place publique était prête à accueillir sans restriction et mépris la voix du peuple elle-même, ou celle du candidat qui se présentait alors comme son porte-parole. C'est plutôt l'inverse qui s'est produit : la visibilité et l'envergure nationale acquises par un individu originaire de l'arrière-pays d'un État considéré comme pauvre et sous-développé du nord-est du Brésil, un individu qui était issu d'une classe misérable et qui n'avait pas le niveau d'études « requis », ainsi que l'éventualité réelle de sa réussite électorale, ont radicalisé les discours et les attitudes discriminatoires.

En outre, la banalisation de ces discriminations a gagné une puissance et une ampleur inédites, dans la mesure où elles étaient véhiculées par les médias brésiliens. La série d'énoncés que nous reproduisons

⁴ Sur les ségrégations et les délégitimations subies par l'éloquence populaire, voir : David (1980), Poizat (2001), Courtine & Piovezani (2015) et Piovezani (2020).

ci-après démontre que les performances oratoires de Lula ont toujours subi des jugements négatifs et méprisants. Les discours qui délégitiment à la fois la parole publique marquée par des traits populaires et l'écoute de cette parole par le peuple lui-même, qui traversent la longue durée historique et qui franchissent les frontières de l'espace, des champs institutionnels et des domaines de savoir sont toujours omniprésents au Brésil et ont trouvé chez Lula, avant, pendant et après sa présidence, une cible privilégiée.

3. La parole agressive et la langue déformée de Lula en tant que candidat

Ci-dessous, nous reproduisons un ensemble d'extraits issus de textes publiés dans un journal et dans un magazine des médias traditionnels brésiliens, c'est-à-dire, dans le quotidien *Folha de São Paulo* et dans la revue *Veja*. Ces textes ont été produits dans le contexte des élections directes à la présidence de la République du Brésil en 1989, où Lula s'est présenté en tant que candidat pour la première fois. Ensuite, nous allons entreprendre une analyse de ces extraits :

(1) A propaganda de Lula, à noite, procurou conter um pouco a agressividade. O programa voltou a atacar Collor, mas deu também espaço para um discurso em que Lula tentou se aproximar da classe média. O objetivo é escapar da retórica de porta de fábrica e acalmar os eleitores assustados com o radicalismo do primeiro turno (*Folha de São Paulo*, « Lula faz discurso para tranquilizar a classe média », texte éditorial signé « Da redação », 30 novembre 1989 : 6).

(2) Como aconteceu em outros debates, Lula escorregou no vernáculo. O candidato deixou algumas perguntas sem resposta. Uma delas foi quando um dos entrevistadores quis saber se ele coagiria a oposição caso houvesse uma reação ao seu governo. Em outras perguntas, lançou mão de frases de efeito para fustigar seu adversário (*FSP*, « Lula usa discurso moderado como tática eleitoral », journaliste Emanuel Neri, 15 décembre 1989 : B2).

(3) A questão concreta da atual fase de campanha é que o candidato do PT com sua barba de camponês, sua barriga de Pancho Villa e seus erros de concordância de quem não completou o curso ginásial tornou-se um concorrente com chances de, ao menos em tese, instalar-se futuramente na residência oficial do chefe da nação, com pompa, com fraque e com o direito constitucional de fazer e acontecer, por mais que sua visão esquerdista possa assustar todos aqueles que terão de tratá-lo como presidente da República. Um espanto. Lula faz uma campanha com o apetite de quem

pretende chegar lá e diz, com sua voz grossa e rouca, que pretende fazer um governo que beneficie os pobres e prejudique os ricos (*Veja*, « A esquerda cresce », publié sous le pseudonyme de Gêngis Khan, 18 octobre 1989, n° 41, édition 1101 : 45).

(4) Como líder dos metalúrgicos no ABC, Lula passou 10 anos batendo na porta dos mais ilustres gabinetes da indústria paulista para pedir aumento salarial aos empregados. Agora, se levar a melhor sobre seu adversário no segundo turno das eleições, o primeiro colocado Fernando Collor, pode acontecer de os maiores empresários do país serem obrigados a marcar audiência para serem recebidos no 3° andar do Planalto por um operário barbudo, que fala português errado e não tem o dedo mínimo na mão esquerda. Esse candidato, Lula, faz perguntas que o eleitorado de Collor entende e, embora use sua gramática tumultuada e não tenha o invólucro elegante do ex-governador de Alagoas, fala numa língua entendida pelo mesmo público (*Veja*, « Presidente Collor ou presidente Lula – a hora da decisão do futuro do Brasil », texte éditorial signé « Da redação », 22 novembre 1989, n° 46, édition 1106 : 54 et 66).

La parole de Lula est jugée agressive et, lorsqu'elle semble ne plus l'être autant, elle feindrait de ne pas l'être ou elle ne serait plus qu'une tentative de « contenir *un peu* son agressivité » (cf. Extrait 1). De façon analogue, les propositions adressées aux classes moyennes sont présentées comme de simples tentatives de rapprochement ou même comme une stratégie rhétorique de manipulation. Mais sa « rhétorique de porte d'usine » (cf. Extrait 1) – une expression où l'on distingue aisément le jugement élitiste et méprisant de l'énonciateur qui l'utilise –, « le radicalisme » et l'effroi des électeurs sont présentés quant à eux comme réels et évidents. Enfin, une autre opposition fondamentale a accompagné les commentaires médiatiques sur Lula pendant toute sa vie publique : il est un être double, un individu bifront, car il est violent et radical – par ruse ou par franchise, il est impossible de le savoir –, mais il se montre aussi calme et tranquille, soit pour simuler et dissimuler ce qu'il est vraiment, soit pour essayer de plaire à tout le monde. Lula est donc un homme à deux visages, celui qui possède à la fois les visages de la violence et du dialogue, tel un Janus déchu et brésilien.

Sa parole serait donc agressive et sa langue déformée. Lorsqu'il s'agit de traiter les failles et les faiblesses de cette dernière, on la présente comme des erreurs qui se répètent sans cesse : « À l'instar des autres débats, Lula a glissé dans la langue vernaculaire » (cf. Extrait 2). La prétendue répétition des fautes grammaticales est mentionnée avec une ironie, empreinte de dédain, comme le révèle l'emploi de « a glissé », une

locution verbale familière, imagée et sarcastique. De surcroît, une autre stratégie rhétorique est ciblée dans sa performance : ne pas répondre à certaines questions, ce qui peut provenir également d'un manque de connaissances, et répondre à d'autres par des formules brutales ; une tactique qui viserait un dessein encore plus pervers : « attaquer son adversaire » (cf. Extrait 2). Ce n'est pas le fait du hasard si la question sans réponse qui est présentée est celle suggérant le radicalisme de Lula, c'est-à-dire la question qui demandait « si Lula, dans le cas où il serait élu, réprimerait l'opposition à son gouvernement » (cf. Extrait 2).

Les discours des médias sur la performance oratoire de Lula montrent encore plus manifestement leurs préjugés lorsqu'ils tracent le profil du candidat et traitent à des degrés divers de sa langue, de son corps et de sa voix : « le candidat du Parti des Travailleurs, avec sa barbe de paysan, son gros ventre et ses erreurs d'accord grammatical, symptomatiques de ceux qui n'ont pas terminé le collège » ; « sa voix épaisse et rauque » ; « un ouvrier barbu, qui parle un portugais plein de fautes et à qui il manque le petit doigt de la main gauche » (cf. Extraits 3 et 4). La cruauté des propos ne laisse aucun doute sur le peu de considération de ces médias brésiliens à l'égard de Lula et des types et caractéristiques populaires en général. Ce qui pourrait être conçu comme ses atouts ou ses capacités – « il parle une langue qui est comprise par le même public » (cf. Extrait 4), mais aussi sa présence d'esprit et son sens du moment opportun, qui a toujours été un souci majeur de la rhétorique et que les Grecs anciens appelaient *kairos* – deviennent des faiblesses et des ruses : « langage populaire et agressif », avec les pierres d'achoppement grammaticales de Lula. Sa condition d'homme aux deux visages revient aussi constamment.

4. Les aberrations linguistiques du président Lula et sa malédiction de « populiste »

Cette fois-ci, nous reproduisons ci-dessous un texte qui a été publié dans un journal très connu au Brésil, représentant la position idéologique conservatrice, pendant le mandat de Lula en tant que président de la République du Brésil. Si Lula avait déjà été plusieurs fois accusé d'être « populiste » avant de devenir président de la République, dans l'ensemble des textes qui composent le *corpus* de notre recherche, nous avons remarqué que cette malédiction du populisme lui est plus souvent attribuée après sa victoire aux élections présidentielles. C'est ce qui se passe de la façon la plus manifeste dans ce texte reproduit ci-dessous :

(5) O falar errado de Lula não constitui um dado isolado e sem consequências. Sua ‘palavra tosca’ arrasta consigo o ‘pensamento banal’, que, por sua vez, responde pelo ‘ato irrelevante’. As aberrações linguísticas condicionam a banalidade do pensamento e a irrelevância dos atos de um governo sem forma nem figura de governo. Se tudo se limitasse aos erros gramaticais de Lula, seria fácil absolvê-lo.

Mas o que denunciam aqueles erros não se resume à quebra das regras acadêmicas da linguagem, e sim algo muito mais grave – o simplismo das ideias, inadequado à complexidade dos problemas de governo, e a ineficácia da conduta, limitada a medidas irrelevantes, isto é, paliativas.

Dirão os incautos que Lula, homem do povo, tem o direito, e até a obrigação, de falar errado. [...]

Aqui é que mora a dúvida. Lula fala, mesmo, a língua do povo? Basta falar errado para falar a língua do povo? Sabemos que a língua popular, na sua informalidade, tem sabores insubstituíveis e é vivamente expressiva, quer na versão da fala plebeia da população, quer na versão caipira, ou na versão sertaneja. [...]

Fica evidente que Lula, por mais populista que quisesse ser, nunca poderia adotar, na íntegra, nem a língua caipira, nem a do sertanejo, nem a de Adoniran Barbosa, sem cair no ridículo atroz. Lula não é ‘doutor’, mas também não é caipira, nem sertanejo, e há muito tempo deixou de ser o pau-de-arara, emigrado do Nordeste. Seu perfil mais autêntico é o de membro da elite metalúrgica do ABC, camada diferenciada de trabalhadores, da qual saem os grandes líderes sindicais, que se recusam a falar errado (Paulinho, Marinho, Feijó e outros).

Então, o que faz Lula? A fim de parecer homem do povo, ele se limita a maltratar a língua, engolindo os esses, violentando a sintaxe, forçando erros de concordância, como se isso bastasse para ‘falar gostoso o português do Brasil’. Em suma, Lula forja um arremedo da língua popular, distante tanto dos padrões da linguagem formal, como dos usos legítimos da fala popular (caipira, sertaneja ou periférica). O discurso de Lula degenera num Frankenstein assustador: ‘A gente tem que ser gentis’, soltou outro dia. [...]

O povo também estrofia a língua, mas com inocência. Na fala estrofiada de Lula há de tudo, menos inocência (*Estado de São Paulo*, « A linguagem de Lula », article d’opinion écrit par le philosophe Gilberto de Mello Kujawski, 17 février 2005 : A2).

Ce qui ressort d’abord de l’extrait 5, c’est le lien qu’il tente d’établir entre la critique de l’apparence, c’est-à-dire ce qu’il dit à propos de la parole de Lula, et la critique de quelque chose de beaucoup plus grave

et sérieux : les pensées et les actes du président. Nous savons que ce genre d'articulation entre le dehors du corps et ses signes, que nous pouvons voir, entendre, toucher, sentir et goûter, d'un côté, et le dedans des hommes, ce qui se passe dans leurs cœurs, dans leurs têtes et dans leurs âmes, de l'autre, s'est constamment manifesté dans des contextes historiques différents. Il est fort probable que procéder à des interprétations sur ses semblables de cette façon est une constante anthropologique de l'être humain. Ce texte sur l'oratoire de Lula discrédite sa parole, sa capacité de jugement et ses actions politiques sur la base de quelque chose qui est profondément ancrée dans nos manières de sentir et de penser. Ainsi, la critique peut devenir plus crédible, puisqu'il ne sera guère difficile pour les lecteurs de raisonner à partir du dispositif dehors / dedans. Elle acquiert davantage de poids, car elle traite de la parole de Lula pour cibler quelque chose de plus considérable et nuisible : les projets et les actions du gouvernement. Les « mots rustres » sont les indices de « pensées banales » et d'« actes vides ». Ici, la force du préjugé joue un rôle très important. Les traits populaires de la parole de Lula sont présentés, en conformité avec la conception hégémonique, comme des fautes ; cette prétendue évidence, à son tour, peut aussi faire passer les pensées et les actes pour des errements.

Cet article d'opinion, publié dans un journal qui s'inscrit dans une position idéologique conservatrice, suggère que les caractéristiques populaires de la parole de Lula seraient une ruse, une marque de son populisme, un faux-semblant à son propre profit. Il ne s'agit aucunement ici de remettre en cause un porte-parole du peuple, de dénoncer la confiscation de la parole elle-même lorsqu'elle est portée par quelqu'un d'autre ou de défendre le droit des gens d'en bas à parler pour eux-mêmes et de leurs propres voix. En outre, l'énonciateur emploie un langage tout à fait emphatique, voire agressif, ou tout au moins ironique, lorsqu'il exprime son jugement quant à la performance oratoire de Lula : « populisme le plus rustre » ; « langage des compagnons » ; « qui attaque sérieusement le portugais, sans épargner aucune phrase » ; « ses aberrations linguistiques » ; « le ridicule le plus atroce » ; « la parole déformée de Lula » ; « un épouvantable Frankenstein » (cf. Extrait 5).

Finalement, il faut souligner la présence d'une ancienne conception folklorique du peuple et l'attitude élitiste qui l'accompagne, vis-à-vis des pratiques et des expressions populaires, tout au long de l'extrait 5 et en particulier dans ce fragment : « Lula, tout populiste qu'il prétend être, ne pourrait jamais adopter à part entière ni la langue du paysan, ni la langue provinciale ». Tout se passe comme si l'énonciateur disait ceci : « La voix du peuple est belle, et nous savons bien l'apprécier si elle

reste bien évidemment à sa place ; que son exotisme continue à nous plaire dans le champ du divertissement, de la musique et des anecdotes, mais, surtout, que ces limites ne soient pas franchies ». Cela correspond à ce que De Certeau (2002 : 76) appelait « la beauté du mort », lorsqu'il affirmait que, pour les idéologies conservatrices, les phénomènes de la culture populaire sont appréciés alors qu'ils ne présentent pas de « risques » de transformation de la société. Mais si la voix du porte-parole populaire propose ou annonce des changements afin de réduire les inégalités dans une société aussi injuste que celle du Brésil, elle est vite qualifiée de « populiste ».

5. Lula, l'ancien président qui a toujours trop parlé

Nous avons choisi de reproduire ci-dessous un extrait d'un texte paru dans l'édition de mars 2012 d'un célèbre hebdomadaire national, le magazine *Época*, lorsque Lula n'était plus le président du Brésil. Après sa reproduction, notre analyse va démontrer que les discours sur la performance oratoire de Lula n'ont guère changé après la fin de sa gestion de la présidence de la République. Il faut souligner qu'au moment de la publication de ce texte, Lula venait d'être guéri d'un cancer de la gorge :

(6) O presidente que cometeu mais gafes na história do Brasil conseguia quase sempre roubar a cena ao abrir a boca. Sua voz rouca, com erros de português, metáforas de futebol e piadas do povão, era o elo com a massa, na versão sindicalista exaltado ou do lulinha paz e amor. O Brasil teve outros oradores inflamados, que se expressavam com vigor também na escrita. Lula não. Exerce uma liderança oral. A maioria da população brasileira não domina a palavra escrita. [...] Num país assim, a voz é hipervalorizada como capital simbólico. Lula sempre falou demais (*Época*, « A voz de Lula », chronique écrite par la journaliste Ruth de Aquino, 30 mars 2012 : 42).

La reconnaissance de l'éloquence populaire de Lula – « il réussissait presque toujours à attirer l'attention lorsqu'il ouvrait la bouche » – est précédée de ce qui se présente comme une donnée réelle, lourde et évidente : « Le président, qui a commis plus de gaffes que personne d'autre auparavant dans l'histoire du Brésil ». Il s'agit en fait d'un jugement qui ne dit pas son nom, car il se déguise sous la forme d'un constat, qui, par conséquent, va de soi. La popularité de l'ancien président, en raison de son talent oratoire, du moins partiellement admis, n'est reconnue que pour mieux être immédiatement remise en cause, vu que « son lien avec la masse », y compris les préjugés qui ont encore et toujours accompagné cette popularité, ne se produit qu'à travers sa voix et sa parole,

toutes deux ponctuées de fautes et de défauts : « Sa voix rauque, sa parole où abondent les fautes de portugais, les métaphores de football et les blagues de la populace ». La duplicité de Lula, comme d'habitude, est présente et fait, cette fois-ci, l'objet d'une ironie ouverte et agressive : « aussi bien dans son versant syndicaliste enragé que dans son versant Petit Lula paix et amour » (cf. Extrait 6).

En outre, les deux modalités de la langue, l'oralité et l'écriture, jouent un rôle important dans le partage fondamental entre les bons et les méchants, hérité des conceptions issues de la philosophie ancienne et des Lumières : d'un côté, nous avons la culture, l'écriture, les lettrés, la lecture, l'autonomie de la raison ; de l'autre, la nature, l'oral, les illettrés, l'écoute, la manipulation de l'émotion. Les liens entre le leadership, qui serait exclusivement oral, et la masse, qui ne peut compter que sur son écoute, ne sauraient être plus explicites. Comme nous l'avons démontré ailleurs (Courtine & Piovezani 2015), depuis Aristote et Cicéron, en passant par les prêcheurs du Moyen-Âge et les chroniqueurs des cris de Paris de l'Âge moderne, jusqu'à Gustave Le Bon et Émile Zola, nous pouvons remarquer cette stratégie constante selon laquelle on déprécie tout à la fois les orateurs populaires et l'écoute des gens du peuple, à travers ce dispositif de transfert des stigmates des uns aux autres, qui aboutit par ce biais à la délégitimation des deux. Pour ce faire, le mécanisme utilise toujours le renvoi des apparences aux essences, des expressions aux contenus. Ainsi, les « gaffes » peuvent être admises en tant que telles à cause de l'évidence construite autour de la « voix rauque », de la « parole où abondent les fautes », etc. (cf. Extrait 6).

6. La dépréciation de la parole de Lula dans un magazine progressiste

Cette fois-ci, nous reproduisons un extrait d'un texte qui a été publié dans le magazine *Carta Capital*, le véhicule le plus connu de la presse brésilienne considérée progressiste, pendant la période des élections présidentielles de 1994. Nous l'avons fait afin d'indiquer que cette position idéologique entraîne des variations dans le traitement accordé à la parole publique de Lula. L'analyse de cet extrait tentera de montrer qu'il conserve, mais qu'il modifie aussi ce qu'on dit sur son oratoire et ses *habitus*.

(7) Não há horizonte de elegância possível para um homem que, ao sentar-se, estufe a barriga e quase arrebe os botões da camisa. Os adversários de Lula não consideram esse, nem seus erros de português, como

um *handicap*. Na verdade, temem parecer almofadinhas. [...] Se o seu anti-Lula tem o perfil de Fernando Henrique: você entende que o anti-Lula deve falar, apresentar-se e comportar-se melhor que o candidato do PT. Ele não tem o comportamento-padrão que se espera de um homem de campanha: é excessivamente sincero para comer uma buchada de bode e dizer que gostou, seu discurso é mais inteligente que astuto e ele põe todos os ss e rr no lugar. Essas virtudes pessoais seriam tidas, em campanha, como fraquezas do candidato. As pesquisas vêm demonstrando um fenômeno contrário. Há inclusive quem o julgue lindo (*Carta Capital*, « O anti-Lula », article d'opinion écrit par le journaliste Maurício Stycer, août 1994 : 31 et 34).

Nous l'avons dit, les préjugés sur la parole et sur l'écoute populaires franchissent les bornes du temps, de l'espace, des champs de savoir et même des positions politiques. S'il est vrai que ce dédain pour certains traits caractéristiques de la parole populaire ne se manifeste pas avec la même constance et avec la même intensité que chez les médias conservateurs, il n'est pas pour autant absent des discours progressistes. Nous avons indiqué ce phénomène à travers l'analyse d'autres textes de ce magazine et encore d'autres sources considérées progressistes (Piovezani 2020). Dans ce sens, cet extrait de *Carta Capital* est sur ce point assez révélateur.

En fait, la cible visée de l'énonciateur est l'invention d'un adversaire idéal et idéalisé pour battre Lula à chaque élection où il se présentait comme candidat. Cependant, et malgré le soutien que ce média apporte à Lula, on remarque la réitération des dépréciations des marques du corps et de la langue du candidat, celles précisément qui sont constamment associées aux comportements et aux expressions « typiques » du peuple et qui font toujours l'objet de discrimination : « Il est tout à fait impossible de songer à un trait quelconque d'élégance chez un homme qui, lorsqu'il est assis, gonfle son ventre et arrache presque les boutons de sa chemise » ; « ses fautes de portugais » ; « l'anti-Lula doit parler, se présenter et mieux se comporter que le candidat du pt » (cf. Extrait 7). En outre, l'énonciateur paraît mettre en cause le mécanisme dehors / dedans, mais il accorde volontiers les traits de la laideur et de l'inélégance à ce dehors, c'est-à-dire à l'*habitus* linguistique et comportemental de Lula. Par ailleurs, les effets d'humour et de légèreté, l'atténuation du préjugé et la mise à distance de l'énonciateur par rapport à ce qu'il dit, qui sont générés aussi bien par le choix des mots employés que par l'énonciation *délocutive* (Charaudeau 1992 : 574–576), n'empêchent pas la perpétuation et la diffusion du mépris pour les habitudes et les façons de parler populaires. C'est plutôt l'inverse qui s'est en quelque

sorte produit, dans la mesure où ces effets accroissent la répétition des préjugés, et cela, sans culpabilité, car le discours y est débarrassé de la pesanteur et de la gravité des adversaires idéologiques.

7. Considérations finales

La parole publique de Lula a donc notablement et souvent été associée à l'inhabileté de la correction linguistique, à la grossièreté de sa langue, mais aussi de son corps et de sa voix, à la violence de ses propos et à la ruse de l'être bifront, qui prétend plaire à tous, aux ouvriers et aux entrepreneurs, aux riches, aux pauvres et à la classe moyenne. À l'exception de ce dernier stratagème, les autres traits accordés aux performances oratoires de Lula aboutissent tous au même point : la tentative de rabaissement de la parole à la condition d'une voix, le passage du *logos* à la *phoné*, ce qui équivaut encore à la réduction de la *vox*, donc de la voix humaine au *rumor*, c'est-à-dire à la rumeur, aux sons qui ne sont plus que des bruits de la nature. Ainsi, la force de la parole de Lula est minée et perd une partie du pouvoir de ses propositions de changement des conditions sociales défavorables. Nous ne sommes guère loin des stratégies de dépréciation des tribuns de la plèbe et de l'*eloquentia popularis*, telles quelles étaient employées à la République de Rome (David 1980). Cette délégitimation de la parole adressée au peuple, qui existait bel et bien auparavant, est produite depuis Cicéron par l'accusation de son défaut d'*urbanitas*.

Malheureusement, les principes égalitaires qui marquent la démocratie et son ouverture aux porte-paroles populaires ont déjà trouvé dès leur naissance des détracteurs pervers et puissants. D'après Rancière, le terme même de « démocratie » a été conçu pour sous-estimer le régime gouvernemental fondé sur l'égalité entre les citoyens et la volonté populaire : « le mot démocratie a été inventé pour affirmer que le pouvoir d'une assemblée d'hommes égaux ne pouvait être que la confusion d'une foule informe et bruyante » (Rancière 2014 : 117). À côté de Platon et Aristophane, d'autres antidémocrates célèbres et anonymes ont contribué à déplacer la charge sémantique négative de la démocratie vers le terme « démagogie » et ses corrélats « démagogique » et « démagogue ». Dans ce contexte, la participation populaire a été conçue par les aristocrates comme une décadence. À partir de la fin du 5^e siècle a.C. jusqu'à la période hellénistique, l'un des principaux acteurs de la politique athénienne était précisément le peuple, la masse de ceux qui n'étaient pas propriétaires de terres ou d'autres biens économiques.

Pour cette raison, « l'idée que la politique elle-même, dans une ville gouvernée par la démocratie, ne peut être que de la démagogie au sens péjoratif gagne de plus en plus de force » (Canfora 2012 : 12).

Le « démagogue » d'hier est le « populiste » d'aujourd'hui. Toutefois, nous aurions tort de penser que rien n'a changé entre la Grèce et la Rome antiques et le Brésil contemporain, en passant par la France, par les EUA, parmi d'autres, d'avant et d'après leurs Révolutions. Quelques instantanés d'une histoire de la parole publique populaire et de l'écoute populaire de la parole publique suffiraient pour démontrer la persistance des stigmates de populiste attribués aux porte-paroles populaires, et la difformité et la violence conférées à la langue, au corps et à la voix de sa parole, qui est davantage adressée au peuple que provenant du peuple lui-même. Cette histoire indique encore les marques de l'impulsivité, de la suggestibilité, du simplisme des idées et de la férocité imputées à l'écoute du peuple. Le consensus autour de ces préjugés connaît donc une force et une portée suffisamment puissantes pour dépasser les bornes du temps et de l'espace. Cependant, cela ne signifie pas que les discriminations de la voix du peuple et / ou de son porte-parole, qui présente lui aussi des traits populaires dans ses manifestations, ou encore celles qui portent sur l'écoute des masses populaires sont toujours identiques dans leurs formes et dans leurs contenus.

Parmi les modifications produites au sein des discours sur les pratiques de la parole et de l'écoute populaires, il faut relever à la fois l'émergence d'une place apparemment sans précédent, quoique ambivalent et hétérogène, accordée à la voix et à l'écoute du peuple depuis la fin du 19^e siècle et une tendance à déguiser les préjugés qu'elles ont toujours subis, ou à les atténuer à travers des formulations plus subtiles. D'ailleurs, depuis les premières décennies du XX^e siècle, les dirigeants populistes et fascistes sauront profiter de cette évolution dans les formes d'expression de la parole publique (Piovezani & Gentile 2020). Cette tendance générale n'empêche pas la réitération des discriminations, des plus discrètes aux plus violentes, mais elle produit des changements importants sur les effets de ces dernières, dans la mesure où de nos jours elles coexistent avec une certaine légitimité décernée à la voix populaire. Nous l'avons vue ici à propos de la performance oratoire de Lula. Les condamnations de la parole publique de l'ancien président sont la continuité plus ou moins modifiée d'une longue histoire de discriminations et d'exclusions de la voix et de l'écoute populaires.

Ainsi, l'esthétique, la politique et les sensibilités deviennent peut-être plus que jamais inextricablement liées et leurs liens sont très exclusifs

et dangereux pour la démocratie: l'assurance fondée sur la certitude d'un jugement positif de la performance linguistique produit une parole et un sujet parlant sûr de lui-même, plein de reconnaissance sociale et actif à la vie politique d'une communauté, tandis que la timidité et l'insécurité, qui anticipent une sanction négative, produisent fréquemment le silence, la délégitimation et même l'absence d'initiatives démocratiques, émancipatrices et citoyennes de ceux qui sont discriminés et exclus. Tout cela tire en grande partie son efficacité de mécanisme, ce que nous avons évoqué au début de cette réflexion : les descriptions « bourgeoises » et « civilisées » des performances *orales* « prolétaires » et « barbares » sont fréquemment *écrites*, et il faut l'ajouter manifestement : très hiérarchisées, très discriminatoires et très oppressives.

Références bibliographiques

- Canfora, L. (2012): "Demagogia", in *Serrote*, vol. 10, *Suplemento "Alfabeto" letra D*. Rio de Janeiro, Editora IMS.
- Courtine, J.-J. & Piovezani, C. (eds.), (2015): *História da fala pública: uma arqueologia dos poderes do discurso*. Petrópolis, Vozes.
- David, J.-M. (1980): "Eloquentia popularis et conduites symboliques des orateurs à la fin de la République", *Quaderni Storici* 6: 171-211.
- De Certeau, M. (2002): *L'écriture de l'histoire*. Paris, Gallimard.
- Farge, A. (2009) : *Essai pour une histoire des voix au XVIII^e siècle*. Paris, Bayard.
- Greimas, A. J. & Courtès, J. (1993): *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris, Hachette.
- Piovezani, C. (2020): *A voz do povo: uma longa história de discriminações*. Petrópolis, Vozes.
- Piovezani, C. & Gentile, E. (2020): *A linguagem fascista*. São Paulo, Hedra.
- Poizat, M. (2001): *Vox populi, vox Dei. Voix et pouvoir*. Paris, Métailié.
- Ranciere, J. (2014): *O ódio à democracia*. São Paulo, Boitempo.